Book Reviews / Comptes rendus

Cécile Huchard

D'encre et de sang. Simon Goulart et la Saint-Barthélemy

Paris : Honoré Champion, 2007, 635 p.

Ce livre porte sur la contribution de Simon Goulart à l'histoire de la Saint-Barthélemy. Les *Mémoires de l'État de France sous Charles IX* (en trois volumes), qu'il a publiés en 1576–1577 et réédités en 1578, réunissent des documents et des pamphlets d'auteurs divers, auxquels il ajoute ses propres textes, dans l'intention de sauvegarder le souvenir du martyr protestant. Les *Mémoires* forment un ensemble connu des historiens, dont Cécile Huchard propose ici une étude détaillée, en s'attachant non seulement aux origines, aux circonstances et aux conséquences du massacre, mais aussi à la signification littéraire et politique des écrits rassemblés. Ces textes offrent des récits et des commentaires sur les journées d'août 1572, mais au-delà s'en dégagent des réflexions ouvrant sur une philosophie politique nouvelle en rupture avec les traditions médiévales. L'auteur montre que les *Mémoires* ne fournirent pas seulement des images et des explications de cette réalité « inouïe » (pour reprendre un adjectif qui dès l'époque qualifia le massacre) mais qu'ils furent un moyen d'action sur elle : littérature performative s'il en fut jamais.

Le recueil comprend des textes variés, les uns célèbres (comme le Discours de la servitude volontaire de La Boétie), d'autres moins. L'annexe qu'on trouve à la fin du volume énumère la « liste des pièces contenues » dans les *Mémoires*, au nombre de 143. On nous en offre l'examen minutieux, ce qui n'avait jamais été fait. L'entreprise est considérable : le livre évoque aussi bien l'historiographie humaniste et religieuse, les problèmes de méthode, l'intention qui inspira le projet, l'abondante et profonde réflexion politique que provoqua le massacre, avec les hésitations et les variations d'un auteur à l'autre, y compris à l'intérieur du même camp. Il s'organise en quatre parties. La première s'intitule : « Un milieu et des textes » ; la seconde : « Une méthode et un genre historiographiques » ; la troisième : « Représenter et expliquer » ; et la dernière : « Dire le droit ». Suivent la liste précise des pièces contenues dans les *Mémoires*, une bibliographie solide, un index des noms et des titres (de l'Antiquité au XIX^e siècle) et la table des matières.

La première partie évoque l'historiographie protestante jusqu'au moment de la Saint-Barthélemy. On y trouve une série de notes sur les principaux historiens : Carion, Sleidan (« le Tite-Live des Luthériens »), Crespin, Bèze, La Popelinière, etc. Un chapitre est consacré à Simon Goulart, sa biographie et son œuvre historique. Un autre expose le projet des *Mémoires*, né au moment où le milieu genevois restait

sous le choc de la tuerie : en décidant de publier ce choix de textes qu'il complétait par un récit « plus ou moins développé selon les épisodes traités » afin de « donner à l'œuvre sa cohérence » (107), Goulart affirmait une intention à la fois didactique et dénonciatrice.

La seconde partie, sur la réflexion méthologique de Goulart, montre comment ses choix furent gouvernés par le souci de tenir compte des travaux des savants de son temps, mais aussi par la spécificité de son sujet. Ce qui était en jeu n'était pas de faire l'histoire du passé, mais celle du présent, centrée sur un événement sans exemple où Genève voyait la confirmation d'un plan d'éradication universelle du protestantisme. L'histoire de la Saint-Barthélemy sera donc fondée sur des documents valant preuves, à l'instar du travail des juristes exploitant les archives diplomatiques et de celui d'un Eusèbe de Césarée inventant l'histoire ecclésiastique (la plus soucieuse d'érudition jusqu'au XVI^e siècle et au-delà). Goulart choisit et organise les pièces composant son recueil en transformant ce qui semble annoncer la chronique d'un règne (*Mémoires de l'État de France sous Charles IX*) en une suite de témoignages à charge, commentés et liés par un récit. Deux axes de lecture : d'un côté l'histoire de la catastrophe, de l'autre l'organisation d'un procès dénonçant la monarchie et visant à prouver que la loi et le droit se trouvent du côté des victimes. L'examen minutieux des sources montre comment Goulart en tire parti : en les recopiant parfois telles quelles, ailleurs en les réécrivant, en les sélectionnant pour appuyer son interprétation. Il en ressort que sa conception historique est « à la fois une méthode au sens épistémologique, une démarche argumentative et une éthique » (272).

La troisième partie, « Représenter et expliquer », s'attache au drame central : le massacre, plus difficile encore à « représenter » qu'à « expliquer ». Les *Mémoires de l'État de France* doivent associer l'intrigue historique de la préméditation, affirmée sans réserve par Goulart, et le récit de « l'acte le plus tragique dont les histoires facent mention » (306), en préservant l'horreur de l'événement et en le rendant intelligible (thème du piège et du complot). D'où le recours au genre théâtral. On pense aux Tragiques d'Aubigné, mais Cécile Huchard fait remarquer que bien avant, on trouve la référence au théâtre chez nombre d'historiens des guerres civiles (La Popelinière, Serres, Léry, etc.). On la retrouve dans les *Mémoires de l'État de France* avec la prédominance du pathétique, l'alternance des genres et des registres, la succession des tableaux et des discours, et une évidente unité d'action puisque tout mène à la Saint-Barthélemy dans le premier volume et tout en découle dans les deux autres. À quoi s'ajoute une démarche didactique quant aux causes du massacre. Car la pitié des victimes, la condamnation des coupables, la réfutation de la propagande catholique constituent le commentaire nécessaire au récit de la

tragédie : dénonciation d'une aberration politique, à savoir la perfidie d'un roi qui fait massacrer ses sujets, mais normalité sur le plan théologique puisque l'excès de la persécution confirme la vérité et la sainteté de l'Église et de la foi réformée. Toutefois, parmi les causes du massacre, Goulart insiste aussi sur la responsabilité des victimes, certes innocentes des accusations proférées contre elles, mais imprudentes de s'être laissées piéger par les promesses du monde (ainsi Jeanne d'Albret acceptant le mariage de son fils avec Marguerite). Le projet des *Mémoires de l'État de France* doit en effet satisfaire à deux exigences difficilement compatibles : faire éclater la justice de la cause protestante, et expliquer que la Justice divine ait pu autoriser le massacre de vrais chrétiens.

La quatrième et dernière partie, « Dire le droit », traite de l'importance des enjeux nés de la Saint-Barthélemy, qui se manifeste par la place accordée dans les *Mémoires* aux théories politiques des huguenots du XVI^e siècle, et particulièrement à leur évolution dans la conception du pouvoir et de la légitimité du droit de résistance, certains allant jusqu'à justifier le tyrannicide. Au cours de trois développements intitulés « Quand et à quoi résister ? » (441), « Qui peut résister ? » (456), et « Comment résister ? » (462), ces théories « monarchomaques » sont évoquées chez plusieurs penseurs (Hotman, Bèze, quelques autres, et bien entendu La Boétie dont on sait que le *Discours de la servitude volontaire* avait été annexé par les protestants dès 1574). De ces textes se détache une pensée résolument subversive. Il ne s'agit pas seulement d'une résistance à un « tyran d'usurpation » mais éventuellement à un roi légitime. D'où des réflexions parfois radicales en fonction de considérations historiques inspirées entre autres de l'antiquité : idéal du roi-philosophe, vertus de la Rome républicaine, mépris suscité par certains empereurs romains. Mais, alors que parallèlement se précise une tendance à l'absolutisation du pouvoir, encouragée par les circonstances et considérée par certains (ainsi Bodin, catholique il est vrai) comme l'unique moyen de restaurer la paix face à la puissance de la Ligue, les traités composés par des protestants insistent sur la nécessité d'établir une règle sur la fin et les moyens du pouvoir et revendiquent le droit de juger le régime qui ne la respecte pas, jusqu'à le destituer. Telle est la position de Goulart : la publication des *Mémoires* a pour raison d'être de dénoncer les crimes de la cour, de mettre en garde contre ses ruses, et de brandir le flambeau de la lutte. Contradiction avec l'idéal du martyr qui parcourt le recueil ? Non, car la patience chrétienne doit accepter les décrets de la providence, mais rien ne lui impose de se résigner à la passivité et au fatalisme. Toutefois, dans ces situations où le religieux et le politique sont inextricablement mêlés, si Goulart, en pragmatique, sait accorder au politique l'importance qui lui revient, c'est toujours au religieux qu'il donne la première place.

Ainsi s'explique sa prudence, pour ne pas dire sa méfiance, à l'égard des « politiques » et plus encore des catholiques « malcontents » dans la position desquels il ne voit que des tactiques provisoires — ou pires. Le récit historique des *Mémoires de l'État de France* se présente comme un réquisitoire fondé sur les impératifs du combat et l'urgence du moment, mais c'est essentiellement un renvoi au Jugement de Dieu.

À la fin de son livre, Cécile Huchard souligne combien la Saint-Barthélemy a été la révélation tragique de la nouveauté du présent : les guerres de religion ont précipité la disparition de l'ancienne chrétienté et forgé les concepts idéologiques de l'Europe moderne, de l'absolutisme au libéralisme. Les *Mémoires de l'État de France* constituent un témoignage majeur pour la compréhension des faits et des textes nés des bouleversements du XVI^e siècle.

Un dernier mot sera pour dire combien ce travail, considérable par sa masse (600 pages), par l'importance du thème traité, par la richesse étourdissante de sa documentation, mériterait une recension infiniment plus détaillée. À travers la progression des chapitres, se dessinent le portrait de quelques-uns des protagonistes principaux de toute l'affaire (légende noire de Catherine de Médicis et de Charles IX en particulier) et un aperçu de l'ensemble de la sodalité protestante qui précède et qui entoure Goulart. Il est vrai que, plutôt que de signaler au lecteur tout ce qui manque dans un compte rendu si bref pour une étude si complète, mieux vaut lui conseiller d'aller y voir directement et de lire cet ouvrage magnifique : il ne le regrettera pas.

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

Élise Boillet

L'Arétin et la Bible

Genève : Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 425, 2007, 592 p.

Le fort volume de la collection des « Travaux d'Humanisme et Renaissance » permet de lire la thèse d'Élise Boillet soutenue en 2001 et consacrée aux trois premières œuvres religieuses de L'Arétin : La Passion de Jésus (juin 1534), Les sept Psaumes de la pénitence de David (novembre 1534) et L'Humanité du Christ (mai 1535). Sans doute L'Arétin a-t-il consacré d'autres pages de son œuvre à l'écriture de spiritualité, mais les trois textes retenus se trouvent unis par une problématique commune qu'explore É. Boillet, celle de la réécriture du texte biblique. On se trouve ainsi au cœur d'une question centrale dans l'écriture religieuse des XV^e et XVI^e siècles,